

Les désarrois nouveaux du sujet

Les désarrois nouveaux du sujet

Du même auteur :

Sous la direction de, avec Élisabeth Volckrick, *Avons-nous encore besoin d'un tiers*, Toulouse, érès, 2005.

Rien n'est plus secret qu'une existence féminine, Toulouse, érès, 2001.

Il, donc – Conversations avec Jean Oury, en collaboration avec Pierre Babin, Paris, collection « 10/18 », 1978 ; réédité aux éditions Matrice en 1998.

De la maladie médicale, Bruxelles, De Boeck-Université, 1993.

Un monde sans limite – Essai pour une clinique psychanalytique du social, Toulouse, érès, 1997.

Monique, Bruxelles, éd. Jacques Antoine, collection « Le Vice impuni », 1987.

Du même auteur :

Sous la direction de, avec Élisabeth Volckrick, *Avons-nous encore besoin d'un tiers*, Toulouse, érès, 2005.

Rien n'est plus secret qu'une existence féminine, Toulouse, érès, 2001.

Il, donc – Conversations avec Jean Oury, en collaboration avec Pierre Babin, Paris, collection « 10/18 », 1978 ; réédité aux éditions Matrice en 1998.

De la maladie médicale, Bruxelles, De Boeck-Université, 1993.

Un monde sans limite – Essai pour une clinique psychanalytique du social, Toulouse, érès, 1997.

Monique, Bruxelles, éd. Jacques Antoine, collection « Le Vice impuni », 1987.

Sous la direction de
Jean-Pierre Lebrun

Les désarrois nouveaux du sujet

Prolongements théorico-cliniques
au *Monde sans limite*

POINT HORS LIGNE

érès
éditions

Extrait de la publication

Sous la direction de
Jean-Pierre Lebrun

Les désarrois nouveaux du sujet

Prolongements théorico-cliniques
au *Monde sans limite*

POINT HORS LIGNE

érès
éditions

Point Hors Ligne

Collection dirigée par J.-C. Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Voir les titres déjà parus en fin de volume

Point Hors Ligne

Collection dirigée par J.-C. Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Voir les titres déjà parus en fin de volume

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2760-3
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2760-3
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avant-propos.....	9
Malaise dans la subjectivation	
<i>Jean-Pierre Lebrun</i>	13
	* **
« Errer » <i>humanum est</i>	
<i>Gérard Amiel</i>	103
À propos de l'errance des jeunes	
<i>Chantal Brand-Gaborit</i>	113
Rosetta et l'altérité	
<i>Claire Caumel-Feltin</i>	123
Les déçus de la parole et leurs thérapeutes	
<i>Jean-Pierre Jacques</i>	129
	* **
Renouer avec la parole	
<i>Maryvonne Febvin</i>	141
La victime : un nouveau sujet	
<i>Jean-Luc Cacciali</i>	153
On bat un enfant : à propos de la maltraitance	
<i>Françoise Petitot</i>	169

Table des matières

Avant-propos.....	9
Malaise dans la subjectivation	
<i>Jean-Pierre Lebrun</i>	13
	* **
« Errer » <i>humanum est</i>	
<i>Gérard Amiel</i>	103
À propos de l'errance des jeunes	
<i>Chantal Brand-Gaborit</i>	113
Rosetta et l'altérité	
<i>Claire Caumel-Feltin</i>	123
Les déçus de la parole et leurs thérapeutes	
<i>Jean-Pierre Jacques</i>	129
	* **
Renouer avec la parole	
<i>Maryvonne Febvin</i>	141
La victime : un nouveau sujet	
<i>Jean-Luc Cacciali</i>	153
On bat un enfant : à propos de la maltraitance	
<i>Françoise Petitot</i>	169

D'une névrose diabolique au XXI ^e siècle <i>Laurence Croix</i>	183
« Façons de parler... » : une pluriculturalité à prendre en compte <i>Christian Dubois</i>	203
D'un usage singulier de la marque <i>Guy Lérès</i>	219
	* **
Père, à quel titre ? <i>Jacqueline Hiltenbrand</i>	227
À propos du sujet « after-post-moderne » ou de l'exclusion à l'existence <i>Gérard Amiel</i>	233
L'amour dans le discours du capitaliste <i>Christian Demoulin</i>	245
	* **
L'école : toujours entre enseignement et éducation ? <i>Janine Marchioni-Eppe</i>	255
Violences sans paroles <i>Claire Caumel-Feltin</i>	265
Une logique d'enfer <i>Jean-Pierre Lebrun</i>	273
	* **
La mort : figure hospitalière de l'impossible <i>Claude Jamart</i>	287
Répondre à tout prix ? <i>Anne Joos de ter Beerst</i>	307
L'implant cochléaire : pour un langage biologiquement correct <i>Yvette Thoua</i>	329
Du délitement du lien social <i>Jean-Paul Hiltenbrand</i>	337
Présentation des auteurs.....	343

D'une névrose diabolique au XXI ^e siècle <i>Laurence Croix</i>	183
« Façons de parler... » : une pluriculturalité à prendre en compte <i>Christian Dubois</i>	203
D'un usage singulier de la marque <i>Guy Lérès</i>	219
	* **
Père, à quel titre ? <i>Jacqueline Hiltenbrand</i>	227
À propos du sujet « after-post-moderne » ou de l'exclusion à l'existence <i>Gérard Amiel</i>	233
L'amour dans le discours du capitaliste <i>Christian Demoulin</i>	245
	* **
L'école : toujours entre enseignement et éducation ? <i>Janine Marchioni-Eppe</i>	255
Violences sans paroles <i>Claire Caumel-Feltin</i>	265
Une logique d'enfer <i>Jean-Pierre Lebrun</i>	273
	* **
La mort : figure hospitalière de l'impossible <i>Claude Jamart</i>	287
Répondre à tout prix ? <i>Anne Joos de ter Beerst</i>	307
L'implant cochléaire : pour un langage biologiquement correct <i>Yvette Thoua</i>	329
Du délitement du lien social <i>Jean-Paul Hiltenbrand</i>	337
Présentation des auteurs.....	343

Il est difficile de pratiquer la psychanalyse en isolé. Elle constitue une entreprise éminemment sociable.

Sigmund Freud, *Lettre à Georges Groddeck*, 1924

Qu'y renonce (à la pratique analytique) donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages...

Jacques Lacan, 1953

Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre...

Jacques Lacan, 1974

Il est difficile de pratiquer la psychanalyse en isolé. Elle constitue une entreprise éminemment sociable.

Sigmund Freud, *Lettre à Georges Groddeck*, 1924

Qu'y renonce (à la pratique analytique) donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages...

Jacques Lacan, 1953

Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre...

Jacques Lacan, 1974

Avant-propos

La parution de notre ouvrage *Un monde sans limite*¹ semble avoir suscité de nombreux échos et rencontré les préoccupations tant de psychanalystes et de psychiatres que de travailleurs de la santé mentale au sens large. Par ailleurs plusieurs collègues rencontraient dans leur clinique des effets susceptibles d'éclairer davantage encore ce que l'on appelle aujourd'hui communément des faits de société. D'autres encore se confrontaient dans la pratique de la cure à de nouvelles formes de pathologie et tentaient d'en rendre raison avec les concepts hérités de Freud et de Lacan.

C'est la poursuite de toutes ces questions qui a donné l'idée de ce livre-ci. D'abord rassembler les élaborations théoriques nouvelles survenues depuis la parution de l'ouvrage précédent et essentiellement produites à partir des nombreuses rencontres qui ont eu lieu suite à sa parution. Ensuite, recueillir des textes de collègues confrontés à ces mêmes questions dans des champs parfois très éloignés, mais où la même dynamique était à l'œuvre.

Tout ceci n'amène pas un ouvrage exhaustif sur les nouvelles pathologies, bien plutôt un patchwork d'interventions qui, chacune

1. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, Toulouse, Érès, 1997.

Avant-propos

La parution de notre ouvrage *Un monde sans limite*¹ semble avoir suscité de nombreux échos et rencontré les préoccupations tant de psychanalystes et de psychiatres que de travailleurs de la santé mentale au sens large. Par ailleurs plusieurs collègues rencontraient dans leur clinique des effets susceptibles d'éclairer davantage encore ce que l'on appelle aujourd'hui communément des faits de société. D'autres encore se confrontaient dans la pratique de la cure à de nouvelles formes de pathologie et tentaient d'en rendre raison avec les concepts hérités de Freud et de Lacan.

C'est la poursuite de toutes ces questions qui a donné l'idée de ce livre-ci. D'abord rassembler les élaborations théoriques nouvelles survenues depuis la parution de l'ouvrage précédent et essentiellement produites à partir des nombreuses rencontres qui ont eu lieu suite à sa parution. Ensuite, recueillir des textes de collègues confrontés à ces mêmes questions dans des champs parfois très éloignés, mais où la même dynamique était à l'œuvre.

Tout ceci n'amène pas un ouvrage exhaustif sur les nouvelles pathologies, bien plutôt un patchwork d'interventions qui, chacune

1. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, Toulouse, Érès, 1997.

à sa manière, prend la mesure des effets de la configuration actuelle du social sur le sujet.

Disons quand même toute la difficulté partagée par les auteurs à faire face aux conséquences du déclin de la fonction du Père dans le social, sans céder à une quelconque nostalgie mais sans non plus sous-estimer les difficultés que ce déclin engendre. Tout ceci visant surtout à nous rendre aptes à lire les caractéristiques des comportements actuels autrement qu'en termes de déficit d'une fonction par essence même déficitaire.

Nous remercierons donc d'abord ici tous ceux qui nous ont donné la possibilité de leur exposer notre travail ; l'accueil qu'ils lui ont fait, la critique élogieuse aussi bien que les désaccords parfois vifs ont été autant de contributions à faire avancer notre conceptualisation et à davantage nous rendre vigilant à l'importance de ces questions.

Nous remercions également ceux parmi nos collègues de l'Association freudienne internationale qui ont bien voulu relancer les questions que nous avions laissées en suspens.

Nous voulons aussi remercier vivement les collègues d'autres associations de psychanalystes qui nous ont permis de mener plus loin notre réflexion, hors de notre propre cercle. Ce fut certainement un gage de leur ouverture, mais ce fut surtout une manière d'entériner qu'en d'aussi délicates questions pour la psychanalyse, il ne peut s'agir de s'enfermer dans ce qui pourrait ne plus être qu'une secte, aussi bien intentionnée fût-elle par ailleurs.

Enfin, et pour finir, nous tenons à remercier personnellement les auteurs qui ont contribué directement à cet ouvrage collectif. L'accueil qu'ils ont réservé à ce projet a été pour nous le signe d'une confiance que nous avons eu grand plaisir à mériter.

Le lecteur trouvera d'abord ici notre contribution à la poursuite des questions entamées dans *Un monde sans limite*. Il pourra ensuite lire des interventions de collègues qui, chacun dans son domaine propre, contribuent à éclairer cette problématique du champ social dans son rapport à la subjectivité. Pas question ici d'exhaustivité, seulement des points de la clinique à partir desquels se réinterroge le désir de l'analyste dans ce contexte de mutation du social sous l'égide de la modernité.

Gérard Amiel nous fait entendre comment l'errance est désormais si pas lot commun, en tout cas voie ouverte à chacun. Chantal

à sa manière, prend la mesure des effets de la configuration actuelle du social sur le sujet.

Disons quand même toute la difficulté partagée par les auteurs à faire face aux conséquences du déclin de la fonction du Père dans le social, sans céder à une quelconque nostalgie mais sans non plus sous-estimer les difficultés que ce déclin engendre. Tout ceci visant surtout à nous rendre aptes à lire les caractéristiques des comportements actuels autrement qu'en termes de déficit d'une fonction par essence même déficitaire.

Nous remercierons donc d'abord ici tous ceux qui nous ont donné la possibilité de leur exposer notre travail ; l'accueil qu'ils lui ont fait, la critique élogieuse aussi bien que les désaccords parfois vifs ont été autant de contributions à faire avancer notre conceptualisation et à davantage nous rendre vigilant à l'importance de ces questions.

Nous remercions également ceux parmi nos collègues de l'Association freudienne internationale qui ont bien voulu relancer les questions que nous avions laissées en suspens.

Nous voulons aussi remercier vivement les collègues d'autres associations de psychanalystes qui nous ont permis de mener plus loin notre réflexion, hors de notre propre cercle. Ce fut certainement un gage de leur ouverture, mais ce fut surtout une manière d'entériner qu'en d'aussi délicates questions pour la psychanalyse, il ne peut s'agir de s'enfermer dans ce qui pourrait ne plus être qu'une secte, aussi bien intentionnée fût-elle par ailleurs.

Enfin, et pour finir, nous tenons à remercier personnellement les auteurs qui ont contribué directement à cet ouvrage collectif. L'accueil qu'ils ont réservé à ce projet a été pour nous le signe d'une confiance que nous avons eu grand plaisir à mériter.

Le lecteur trouvera d'abord ici notre contribution à la poursuite des questions entamées dans *Un monde sans limite*. Il pourra ensuite lire des interventions de collègues qui, chacun dans son domaine propre, contribuent à éclairer cette problématique du champ social dans son rapport à la subjectivité. Pas question ici d'exhaustivité, seulement des points de la clinique à partir desquels se réinterroge le désir de l'analyste dans ce contexte de mutation du social sous l'égide de la modernité.

Gérard Amiel nous fait entendre comment l'errance est désormais si pas lot commun, en tout cas voie ouverte à chacun. Chantal

Brand-Gaborit évoque la façon dont l'errance des jeunes est tentative de réponse aux modifications du social. Claire Caumel-Feltin lit en ce sens le personnage de *Rosetta*, le remarquable film des frères Dardenne. Jean-Pierre Jacques interroge à partir de la clinique des toxicomanes la déception de la parole et ses effets chez ceux qui en ont la charge. Maryvonne Febvin en tire conséquence clinique pour amorcer le dialogue avec les sujets pris dans une telle configuration.

Des questions qui émergent dans le social actuel, Jean-Luc Cacciali témoigne en interrogeant la place donnée aujourd'hui à la victime, et Françoise Petitot nous invite à penser ce qu'implique la maltraitance. Une clinique surprenante, celle des jeunes enfants violents et sans culpabilité, est abordée par Laurence Croix. Christian Dubois, quant à lui, tente de rendre compte des enjeux de la confrontation clinique avec des sujets exilés du discours commun en même temps que d'eux-mêmes, pour qui tout se passe comme si le lieu de l'Autre avait été hypothéqué par un non-lieu. Guy Lérés essaie de nous faire lire autrement les symptômes de ces jeunes à qui les marques de vêtements semblent servir de nom propre.

Jacqueline Hiltenbrand questionne directement la différence entre père concret et fonction paternelle et Gérard Amiel ce qu'il en serait d'une clinique spécifique au sujet after-post-moderne. Christian Demoulin fait bien entendre à quel point dans notre social organisé comme discours du capitalisme, c'est l'amour qui est difficile.

L'école n'est pas sans être troublée dans ses orientations par les mutations de la modernité, nous démontre Janine Marchionni-Eppe, et la violence qui s'y joue ne peut être pensée hors le déclin du poids de la parole, nous rappelle encore Claire Caumel-Feltin. Nous-même décrivons cette violence comme prise dans une logique d'enfer.

Dans le champ de la médecine, laboratoire du monde de demain, quelle place pour l'impossible ? se demande Claude Jamart, et Anne Joos de Ter Beerst interroge les effets d'une médecine de réponse à la demande. Yvette Thoua nous indique, à partir de l'un exemple sans doute marginal mais combien éloquent de la surdité, en quoi la seule réponse technique n'est que répétition de cette surdité à l'appel du sujet.

Le lecteur appréciera enfin l'intervention de Jean-Paul Hiltenbrand qui met – momentanément – un point final à cet ensemble de prolongements théorico-cliniques à un *Monde sans limite*.

Jean-Pierre Lebrun

Brand-Gaborit évoque la façon dont l'errance des jeunes est tentative de réponse aux modifications du social. Claire Caumel-Feltin lit en ce sens le personnage de *Rosetta*, le remarquable film des frères Dardenne. Jean-Pierre Jacques interroge à partir de la clinique des toxicomanes la déception de la parole et ses effets chez ceux qui en ont la charge. Maryvonne Febvin en tire conséquence clinique pour amorcer le dialogue avec les sujets pris dans une telle configuration.

Des questions qui émergent dans le social actuel, Jean-Luc Cacciali témoigne en interrogeant la place donnée aujourd'hui à la victime, et Françoise Petitot nous invite à penser ce qu'implique la maltraitance. Une clinique surprenante, celle des jeunes enfants violents et sans culpabilité, est abordée par Laurence Croix. Christian Dubois, quant à lui, tente de rendre compte des enjeux de la confrontation clinique avec des sujets exilés du discours commun en même temps que d'eux-mêmes, pour qui tout se passe comme si le lieu de l'Autre avait été hypothéqué par un non-lieu. Guy Lérés essaie de nous faire lire autrement les symptômes de ces jeunes à qui les marques de vêtements semblent servir de nom propre.

Jacqueline Hiltenbrand questionne directement la différence entre père concret et fonction paternelle et Gérard Amiel ce qu'il en serait d'une clinique spécifique au sujet after-post-moderne. Christian Demoulin fait bien entendre à quel point dans notre social organisé comme discours du capitalisme, c'est l'amour qui est difficile.

L'école n'est pas sans être troublée dans ses orientations par les mutations de la modernité, nous démontre Janine Marchionni-Eppe, et la violence qui s'y joue ne peut être pensée hors le déclin du poids de la parole, nous rappelle encore Claire Caumel-Feltin. Nous-même décrivons cette violence comme prise dans une logique d'enfer.

Dans le champ de la médecine, laboratoire du monde de demain, quelle place pour l'impossible ? se demande Claude Jamart, et Anne Joos de Ter Beerst interroge les effets d'une médecine de réponse à la demande. Yvette Thoua nous indique, à partir de l'un exemple sans doute marginal mais combien éloquent de la surdité, en quoi la seule réponse technique n'est que répétition de cette surdité à l'appel du sujet.

Le lecteur appréciera enfin l'intervention de Jean-Paul Hiltenbrand qui met – momentanément – un point final à cet ensemble de prolongements théorico-cliniques à un *Monde sans limite*.

Jean-Pierre Lebrun

Jean-Pierre Lebrun

Malaise dans la subjectivation¹

à la mémoire de Béatrice D.

Dans le fonctionnement de notre vie sociale, nous ne pouvons que constater l'affaiblissement, sinon même la disparition de ce qui hier encore faisait norme commune, de ce à quoi nous nous référions en dehors et aussi en dedans de chacun de nous et qui était habituellement transmis par la tradition. Constater *la rupture d'avec le fil de la tradition*, ainsi que l'avance Hannah Arendt, n'équivaut pas pour autant à la regretter. Faire fi de ce constat, en revanche, empêche de prendre la mesure du désarroi de certains, même si ce qui se passe est loin d'être récent. Ce qui est récent et nouveau, c'est que nous semblons aujourd'hui avoir atteint le point de non-retour et la rupture s'est à ce point consommée qu'il n'est pas incongru de

1. Des parties de ce texte ont été publiées dans diverses revues ou ouvrages collectifs : *Analyse freudienne Presse* (n° 17), *Carnets de l'École Sigmund-Freud* (n° 32), *Cliniques méditerranéennes* (n° 62), *Essaim* (n° 5), *Journal français de psychiatrie* (n° 10), *Le Bulletin freudien* (n° 35-36), *L'Homme et la société* (n° 138), *Revue de l'Université libre de Bruxelles* (« Où va Dieu ? » et « Psychanalyse, que reste-t-il de nos amours ? »), *Rivages* (n° 12), *Actualité de l'hystérie* (ouvrage sous la direction d'André Michels, Érés, 2001), *Being Human – The Technological Extensions Of The Body* (edited by Paola Mieli, New York, An Après-Coup Book, 1999), *Jahrbuch für Klinische Psychoanalyse* (Herausgegeben von André Michels, Peter Müller und Claus-Dieter Rath, Tübingen, Die Edition Diskord, 2000). *The Letter*, automne 2000. L'ensemble de ces textes a été entièrement retravaillé pour aboutir à la présente version.

Jean-Pierre Lebrun

Malaise dans la subjectivation¹

à la mémoire de Béatrice D.

Dans le fonctionnement de notre vie sociale, nous ne pouvons que constater l'affaiblissement, sinon même la disparition de ce qui hier encore faisait norme commune, de ce à quoi nous nous référions en dehors et aussi en dedans de chacun de nous et qui était habituellement transmis par la tradition. Constater *la rupture d'avec le fil de la tradition*, ainsi que l'avance Hannah Arendt, n'équivaut pas pour autant à la regretter. Faire fi de ce constat, en revanche, empêche de prendre la mesure du désarroi de certains, même si ce qui se passe est loin d'être récent. Ce qui est récent et nouveau, c'est que nous semblons aujourd'hui avoir atteint le point de non-retour et la rupture s'est à ce point consommée qu'il n'est pas incongru de

1. Des parties de ce texte ont été publiées dans diverses revues ou ouvrages collectifs : *Analyse freudienne Presse* (n° 17), *Carnets de l'École Sigmund-Freud* (n° 32), *Cliniques méditerranéennes* (n° 62), *Essaim* (n° 5), *Journal français de psychiatrie* (n° 10), *Le Bulletin freudien* (n° 35-36), *L'Homme et la société* (n° 138), *Revue de l'Université libre de Bruxelles* (« Où va Dieu ? » et « Psychanalyse, que reste-t-il de nos amours ? »), *Rivages* (n° 12), *Actualité de l'hystérie* (ouvrage sous la direction d'André Michels, Érés, 2001), *Being Human – The Technological Extensions Of The Body* (edited by Paola Mieli, New York, An Après-Coup Book, 1999), *Jahrbuch für Klinische Psychoanalyse* (Herausgegeben von André Michels, Peter Müller und Claus-Dieter Rath, Tübingen, Die Edition Diskord, 2000). *The Letter*, automne 2000. L'ensemble de ces textes a été entièrement retravaillé pour aboutir à la présente version.

parler maintenant d'*acte de décès de la société hiérarchique* ainsi que l'identifient les auteurs de l'ouvrage collectif paru il y a peu sous le titre *Les Révolutions invisibles* ².

À une norme transcendante à laquelle nous pouvions spontanément nous référer – que ce soit pour l'accepter ou pour la contester et la transgresser –, qui permettait à la société de se représenter *une*, s'est substitué le vœu de trouver une norme qui ne se réfère qu'à elle-même. Ainsi que l'avance le philosophe Jean-Pierre Dupuy, « Le problème qu'affronte la pensée politique, c'est d'affranchir la politique de la religion. L'individualisme est un effet du lent processus de désacralisation que nous appelons "Modernité". Or ce qui caractérise les sociétés religieuses d'un point de vue politique, c'est qu'elles se représentent unes par la médiation d'une entité sacrée qu'elles posent à l'extérieur d'elles-mêmes. J'appelle cette logique du sacré la logique du point fixe exogène. Les sociétés modernes se veulent autonomes, elles prétendent ne devoir qu'à elles-mêmes ce qui les rend unes. À la question : comment faire une unité d'une multiplicité d'individus indépendants et séparés, elles répondent de diverses manières, mais qui respectent toutes la même condition : l'opérateur d'intégration doit être situé au sein même de la communauté. C'est le lieu où la société exerce sa pleine souveraineté sur elle-même [...]. Le paradoxe est que ce lieu voulu intérieur à la société se retrouve à nouveau expulsé, comme par nécessité, au dehors d'elle ³. » C'est sans doute ce paradoxe qui fait difficulté et qui trouble nos esprits : du fait de se retrouver face à une norme, l'impression est ressentie de se retrouver au point de départ, et naît aussitôt le vœu de se débarrasser de ce qui ne peut apparaître que comme extérieur. Un *point fixe*, fût-il *endogène*, une fois qu'il fait norme, ne peut que se retrouver frappé d'extériorité, fût-il construit à l'intérieur même de la communauté.

Dans un premier temps en tout cas, nous risquons d'avoir affaire avec les conséquences de cette aporie et ceci ne peut que susciter un mouvement de méfiance puisque nous nous retrouvons face à une norme endogène qui présente les caractéristiques de cette extériorité

2. *France, les révolutions invisibles*, ouvrage collectif, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

3. J.-P. Dupuy, *Introduction aux sciences sociales – Logique des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses, éditions Marketing, 1992 p. 10.

parler maintenant d'*acte de décès de la société hiérarchique* ainsi que l'identifient les auteurs de l'ouvrage collectif paru il y a peu sous le titre *Les Révolutions invisibles* ².

À une norme transcendante à laquelle nous pouvions spontanément nous référer – que ce soit pour l'accepter ou pour la contester et la transgresser –, qui permettait à la société de se représenter *une*, s'est substitué le vœu de trouver une norme qui ne se réfère qu'à elle-même. Ainsi que l'avance le philosophe Jean-Pierre Dupuy, « Le problème qu'affronte la pensée politique, c'est d'affranchir la politique de la religion. L'individualisme est un effet du lent processus de désacralisation que nous appelons "Modernité". Or ce qui caractérise les sociétés religieuses d'un point de vue politique, c'est qu'elles se représentent unes par la médiation d'une entité sacrée qu'elles posent à l'extérieur d'elles-mêmes. J'appelle cette logique du sacré la logique du point fixe exogène. Les sociétés modernes se veulent autonomes, elles prétendent ne devoir qu'à elles-mêmes ce qui les rend unes. À la question : comment faire une unité d'une multiplicité d'individus indépendants et séparés, elles répondent de diverses manières, mais qui respectent toutes la même condition : l'opérateur d'intégration doit être situé au sein même de la communauté. C'est le lieu où la société exerce sa pleine souveraineté sur elle-même [...]. Le paradoxe est que ce lieu voulu intérieur à la société se retrouve à nouveau expulsé, comme par nécessité, au dehors d'elle ³. » C'est sans doute ce paradoxe qui fait difficulté et qui trouble nos esprits : du fait de se retrouver face à une norme, l'impression est ressentie de se retrouver au point de départ, et naît aussitôt le vœu de se débarrasser de ce qui ne peut apparaître que comme extérieur. Un *point fixe*, fût-il *endogène*, une fois qu'il fait norme, ne peut que se retrouver frappé d'extériorité, fût-il construit à l'intérieur même de la communauté.

Dans un premier temps en tout cas, nous risquons d'avoir affaire avec les conséquences de cette aporie et ceci ne peut que susciter un mouvement de méfiance puisque nous nous retrouvons face à une norme endogène qui présente les caractéristiques de cette extériorité

2. *France, les révolutions invisibles*, ouvrage collectif, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

3. J.-P. Dupuy, *Introduction aux sciences sociales – Logique des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses, éditions Marketing, 1992 p. 10.

dont nous avons voulu et cru pouvoir nous débarrasser. En effet, tant qu'une norme n'est pas métabolisée avec sa spécificité de construction émanant des individus eux-mêmes, elle fait difficulté, mais une telle métabolisation ne peut que se faire difficilement puisqu'elle demande si pas l'accord, en tout cas l'adhésion ou au moins le consentement des divers membres de la communauté. Or il suffit qu'un des membres de la communauté n'ait pas produit la norme, pour qu'elle lui soit donc extérieure et qu'il doive faire appel à ses facultés d'acquiescement afin d'y consentir, ce qui le remet *illico* dans la position où il se trouvait à l'égard d'une norme transcendante que tout l'effort démocratique⁴ s'était chargé de dépasser. Voilà pourquoi, entre le point fixe exogène transmis par la tradition et le point fixe endogène appelé de tous les vœux, existe à la fois une proximité forte et une distance considérable. C'est dans un tel entre-deux que se remodélise le social, et ceci n'est pas sans engendrer un tourbillon de confusions, voire la sensation d'un vide. Voilà pourquoi c'est dans le brouhaha en même temps que dans l'urgence que s'élabore la recomposition du social à la recherche de repères nouveaux qui pourraient prendre en compte la mutation introduite par la modernité.

En médecine par exemple, la vie, indépendamment de la croyance religieuse du praticien, constituait jusqu'il y a peu une référence transcendante et une valeur sûre quant à l'éthique médicale. Aujourd'hui la vie se voit subvertie par l'introduction des nouvelles technologies au point que l'on en arrive à s'interroger sur l'opportunité de son maintien artificiel et donc sur la possibilité – si pas même la nécessité – de l'euthanasie. Ceci ne peut qu'avoir comme conséquence de signifier la péremption du bon sens traditionnel du médecin. Ce dernier ne sait s'il peut, s'il doit, et encore moins comment, se réapproprier ce qui était, jusqu'à hier, pouvoir transcendant. Le débat s'installe, les opinions divergent ; elles vont de celles du médecin accroché aux préceptes de l'Église à celles qui promeuvent une ouverture sans limite : c'est un large éventail d'avis différents que l'on doit constater. De plus, aucune raison *a priori* de

4. D'une tout autre façon, Pierre Rosanvallon lit cette ambiguïté comme résultant de l'indétermination démocratique elle-même. Cf. à ce sujet, *La Démocratie inachevée*, Paris, Gallimard, 2000.

dont nous avons voulu et cru pouvoir nous débarrasser. En effet, tant qu'une norme n'est pas métabolisée avec sa spécificité de construction émanant des individus eux-mêmes, elle fait difficulté, mais une telle métabolisation ne peut que se faire difficilement puisqu'elle demande si pas l'accord, en tout cas l'adhésion ou au moins le consentement des divers membres de la communauté. Or il suffit qu'un des membres de la communauté n'ait pas produit la norme, pour qu'elle lui soit donc extérieure et qu'il doive faire appel à ses facultés d'acquiescement afin d'y consentir, ce qui le remet *illico* dans la position où il se trouvait à l'égard d'une norme transcendante que tout l'effort démocratique⁴ s'était chargé de dépasser. Voilà pourquoi, entre le point fixe exogène transmis par la tradition et le point fixe endogène appelé de tous les vœux, existe à la fois une proximité forte et une distance considérable. C'est dans un tel entre-deux que se remodélise le social, et ceci n'est pas sans engendrer un tourbillon de confusions, voire la sensation d'un vide. Voilà pourquoi c'est dans le brouhaha en même temps que dans l'urgence que s'élabore la recomposition du social à la recherche de repères nouveaux qui pourraient prendre en compte la mutation introduite par la modernité.

En médecine par exemple, la vie, indépendamment de la croyance religieuse du praticien, constituait jusqu'il y a peu une référence transcendante et une valeur sûre quant à l'éthique médicale. Aujourd'hui la vie se voit subvertie par l'introduction des nouvelles technologies au point que l'on en arrive à s'interroger sur l'opportunité de son maintien artificiel et donc sur la possibilité – si pas même la nécessité – de l'euthanasie. Ceci ne peut qu'avoir comme conséquence de signifier la péremption du bon sens traditionnel du médecin. Ce dernier ne sait s'il peut, s'il doit, et encore moins comment, se réapproprier ce qui était, jusqu'à hier, pouvoir transcendant. Le débat s'installe, les opinions divergent ; elles vont de celles du médecin accroché aux préceptes de l'Église à celles qui promeuvent une ouverture sans limite : c'est un large éventail d'avis différents que l'on doit constater. De plus, aucune raison *a priori* de

4. D'une tout autre façon, Pierre Rosanvallon lit cette ambiguïté comme résultant de l'indétermination démocratique elle-même. Cf. à ce sujet, *La Démocratie inachevée*, Paris, Gallimard, 2000.

penser que l'avis de l'un prime sur l'avis de l'autre, sauf à rétablir le risque de se soumettre à une transcendance. Et d'ailleurs, si la nécessité de légiférer autrement se trouvait reconnue, principalement au nom d'une évolution des mentalités, soit de faire norme, en l'occurrence juridique, à partir d'un consensus d'opinions, ceci n'empêcherait pas l'effet-norme que nous venons de décrire⁵. Si donc est remise en cause l'autorité qui réglait les conduites selon la tradition, nous sommes en peine d'en rétablir une autre, puisque tout rétablissement pourrait équivaloir à un retour *quoad ante*.

Nous pourrions ici multiplier les exemples de valeurs jusqu'il y a peu unanimement reconnues et maintenant profondément subverties suite à notre abandon de toute référence transcendante. Pensons à la différence des sexes, au travail, à la vie politique, à la Loi, au devoir, au mariage, à la solidarité, etc. Une chose est que ces repères soient pulvérisés, une autre est que, dans ces différents champs, ce soit la notion même de repère, ce qui suppose la reconnaissance d'une primauté, qui soit remise en cause. Nous entendons aujourd'hui bien souvent parler d'absence de repères, et la pertinence de cette affirmation n'est sans doute pas à contester, mais il est essentiel de l'identifier comme description de surface, car on pourrait tout aussi bien parler aujourd'hui d'un excès de repères ; ainsi en va-t-il dans chaque discipline, mais c'est quand il s'agit de confronter des disciplines que naît l'impasse : au nom de quoi le point de vue du philosophe prévaudrait-il sur celui du médecin, ou celui du juriste sur celui de l'anthropologue ? Ce qui n'est plus à disposition, c'est une légitimité qui reconnaîtrait la prévalence de tel ou tel point de vue. Ceci nous fait déjà entrevoir qu'au-delà de la crise ou de l'absence de repères, c'est la légitimité du repère lui-même qui est comme devenue inaccessible. Voilà comment, selon nous, il convient de lire et d'interpréter l'embarras dans lequel se trouve notre société actuelle.

Nous voulons attirer l'attention sur l'aporie de cette situation jusqu'ici sans doute inédite. Dans le social, l'effondrement de la figure qui soutenait la référence d'un point fixe exogène rend problé-

5. Il n'empêche que c'est du droit que l'on attend de retrouver une norme qui serait pacifiante ; il n'est cependant pas certain que ce soit en légiférant de plus en plus que cet objectif puisse être atteint.

penser que l'avis de l'un prime sur l'avis de l'autre, sauf à rétablir le risque de se soumettre à une transcendance. Et d'ailleurs, si la nécessité de légiférer autrement se trouvait reconnue, principalement au nom d'une évolution des mentalités, soit de faire norme, en l'occurrence juridique, à partir d'un consensus d'opinions, ceci n'empêcherait pas l'effet-norme que nous venons de décrire⁵. Si donc est remise en cause l'autorité qui réglait les conduites selon la tradition, nous sommes en peine d'en rétablir une autre, puisque tout rétablissement pourrait équivaloir à un retour *quoad ante*.

Nous pourrions ici multiplier les exemples de valeurs jusqu'il y a peu unanimement reconnues et maintenant profondément subverties suite à notre abandon de toute référence transcendante. Pensons à la différence des sexes, au travail, à la vie politique, à la Loi, au devoir, au mariage, à la solidarité, etc. Une chose est que ces repères soient pulvérisés, une autre est que, dans ces différents champs, ce soit la notion même de repère, ce qui suppose la reconnaissance d'une primauté, qui soit remise en cause. Nous entendons aujourd'hui bien souvent parler d'absence de repères, et la pertinence de cette affirmation n'est sans doute pas à contester, mais il est essentiel de l'identifier comme description de surface, car on pourrait tout aussi bien parler aujourd'hui d'un excès de repères ; ainsi en va-t-il dans chaque discipline, mais c'est quand il s'agit de confronter des disciplines que naît l'impasse : au nom de quoi le point de vue du philosophe prévaudrait-il sur celui du médecin, ou celui du juriste sur celui de l'anthropologue ? Ce qui n'est plus à disposition, c'est une légitimité qui reconnaîtrait la prévalence de tel ou tel point de vue. Ceci nous fait déjà entrevoir qu'au-delà de la crise ou de l'absence de repères, c'est la légitimité du repère lui-même qui est comme devenue inaccessible. Voilà comment, selon nous, il convient de lire et d'interpréter l'embarras dans lequel se trouve notre société actuelle.

Nous voulons attirer l'attention sur l'aporie de cette situation jusqu'ici sans doute inédite. Dans le social, l'effondrement de la figure qui soutenait la référence d'un point fixe exogène rend problé-

5. Il n'empêche que c'est du droit que l'on attend de retrouver une norme qui serait pacifiante ; il n'est cependant pas certain que ce soit en légiférant de plus en plus que cet objectif puisse être atteint.

matique – en tout cas, à court et à moyen termes – l’acquiescement à la différence de places, celui-ci restant toujours nécessaire même pour établir la référence à un point fixe endogène. La disparition de la place d’extériorité légitimée de par la transcendance – comme elle l’était dans ce qu’on appelle société religieuse – laisse comme spontanément croire qu’il est possible de nous débarrasser de toute différence de places et donc de refuser toute prévalence autre... que celle qui tient à ma seule décision. Or, du fait de l’établissement d’une norme nécessaire à toute vie sociale, une place différente se réorganise tout aussitôt. Place différente immanente sans doute, mais place différente quand même. Mais, faute de ce discernement, dans ce passage d’une transcendance à une immanence, c’est la légitimité d’occuper une quelconque place différente qui est invalidée, ceci entraînant à la génération suivante l’érosion du processus par lequel se transmet le consentement à l’existence de la différence des places. Et si tel est le cas, on comprend que ceci rend d’autant plus difficile l’atteinte d’une norme commune immanente, puisque cette dernière, ne pouvant s’appuyer sur la légitimité d’une autorité transcendante, a besoin d’une reconnaissance unanime pour pouvoir fonctionner. Ceci ne peut alors avoir d’autre effet qu’un emballement où la légitimité d’occuper une place différente – en fait, l’autorité – est de plus en plus mise à mal.

Pour rendre compte de cette mutation du social, nous avons longuement analysé précédemment⁶ en quoi la place du père avait été remaniée par les implicites du discours de la science. Nous poursuivons ici ce travail auquel nous renvoyons le lecteur pour davantage préciser notre interprétation et ainsi approfondir les outils conceptuels qui nous permettent d’appréhender l’évolution du social.

DÉCLIN DU PATRIARCAT

Un premier point essentiel à préciser est certainement la distinction entre déclin du père et déclin de la fonction patriarcale. En

6. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, Toulouse, Érès, 1997.

matique – en tout cas, à court et à moyen termes – l’acquiescement à la différence de places, celui-ci restant toujours nécessaire même pour établir la référence à un point fixe endogène. La disparition de la place d’extériorité légitimée de par la transcendance – comme elle l’était dans ce qu’on appelle société religieuse – laisse comme spontanément croire qu’il est possible de nous débarrasser de toute différence de places et donc de refuser toute prévalence autre... que celle qui tient à ma seule décision. Or, du fait de l’établissement d’une norme nécessaire à toute vie sociale, une place différente se réorganise tout aussitôt. Place différente immanente sans doute, mais place différente quand même. Mais, faute de ce discernement, dans ce passage d’une transcendance à une immanence, c’est la légitimité d’occuper une quelconque place différente qui est invalidée, ceci entraînant à la génération suivante l’érosion du processus par lequel se transmet le consentement à l’existence de la différence des places. Et si tel est le cas, on comprend que ceci rend d’autant plus difficile l’atteinte d’une norme commune immanente, puisque cette dernière, ne pouvant s’appuyer sur la légitimité d’une autorité transcendante, a besoin d’une reconnaissance unanime pour pouvoir fonctionner. Ceci ne peut alors avoir d’autre effet qu’un emballement où la légitimité d’occuper une place différente – en fait, l’autorité – est de plus en plus mise à mal.

Pour rendre compte de cette mutation du social, nous avons longuement analysé précédemment⁶ en quoi la place du père avait été remaniée par les implicites du discours de la science. Nous poursuivons ici ce travail auquel nous renvoyons le lecteur pour davantage préciser notre interprétation et ainsi approfondir les outils conceptuels qui nous permettent d’appréhender l’évolution du social.

DÉCLIN DU PATRIARCAT

Un premier point essentiel à préciser est certainement la distinction entre déclin du père et déclin de la fonction patriarcale. En

6. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, Toulouse, Érès, 1997.

effet, la mutation que nous avons voulu appréhender renvoie essentiellement au déclin de la fonction patriarcale plutôt qu'elle n'implique le déclin de la fonction du père comme tel. Par fonction patriarcale, nous entendons précisément la place du père dans la vie de nos sociétés occidentales comme s'appuyant sur la place reconnue à la transcendance. Que cette place soit en décadence, c'est ce qu'attestent de nombreux auteurs. Ainsi les historiens Jean Delumeau⁷ et Daniel Roche, dans leur *Histoire des pères et de la paternité*, situent aux alentours de 1500 l'aboutissement d'une longue évolution qui avait fini par harmoniser droit coutumier, droit canonique et droit romain, qui faisait apparaître le père comme le garant de la stabilité de la famille et du royaume, ce qui permet de situer au XVII^e siècle l'âge d'or de la monarchie paternelle. Ce serait alors dès le milieu du XVIII^e que l'affaiblissement s'entama qui depuis n'a cessé de s'aggraver, la Révolution française jouant en ce domaine son rôle de révélateur en même temps que de détonateur.

Nous ne pouvons par ailleurs que renvoyer à la multitude de débats qui aujourd'hui questionnent les effets de ce déclin, aussi bien l'appel à reparentaliser que la crise de l'autorité ou les conséquences de la pluriparentalité. Récemment et d'une manière beaucoup plus concrète, le président du tribunal pour enfants de Paris, Alain Bruel, dans un rapport intitulé *Un avenir pour la paternité ?*⁸ présenté au ministère de l'Emploi et de la Solidarité français, relevait dans le même sens les effets de la mutation de la famille contemporaine sur le fonctionnement des pères.

Nous pouvons donc avancer l'hypothèse selon laquelle parler de déclin du père dans la vie sociale est une manière de dire l'ossature des changements auxquels nous assistons. C'est en effet le symptôme majeur de notre social actuel, en ce qu'il fait étroitement cortège tant avec l'évolution de la démocratie qu'avec les progrès de la technoscience et qu'avec le développement du libéralisme économique.

Remarquons en effet la congruence de cette triple évolution. Du point de vue politique, nous venons de voir comment la démocratie se fonde sur la sortie d'une transcendance, d'une référence qui lui

7. J. Delumeau ; D. Roche, *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990.

8. *Un avenir pour la paternité ?*, Rapport présenté au ministère de l'Emploi et de la Solidarité, publié dans *Melampous*, n° 7, hiver 1997-1998.

effet, la mutation que nous avons voulu appréhender renvoie essentiellement au déclin de la fonction patriarcale plutôt qu'elle n'implique le déclin de la fonction du père comme tel. Par fonction patriarcale, nous entendons précisément la place du père dans la vie de nos sociétés occidentales comme s'appuyant sur la place reconnue à la transcendance. Que cette place soit en décadence, c'est ce qu'attestent de nombreux auteurs. Ainsi les historiens Jean Delumeau⁷ et Daniel Roche, dans leur *Histoire des pères et de la paternité*, situent aux alentours de 1500 l'aboutissement d'une longue évolution qui avait fini par harmoniser droit coutumier, droit canonique et droit romain, qui faisait apparaître le père comme le garant de la stabilité de la famille et du royaume, ce qui permet de situer au XVII^e siècle l'âge d'or de la monarchie paternelle. Ce serait alors dès le milieu du XVIII^e que l'affaiblissement s'entama qui depuis n'a cessé de s'aggraver, la Révolution française jouant en ce domaine son rôle de révélateur en même temps que de détonateur.

Nous ne pouvons par ailleurs que renvoyer à la multitude de débats qui aujourd'hui questionnent les effets de ce déclin, aussi bien l'appel à reparentaliser que la crise de l'autorité ou les conséquences de la pluriparentalité. Récemment et d'une manière beaucoup plus concrète, le président du tribunal pour enfants de Paris, Alain Bruel, dans un rapport intitulé *Un avenir pour la paternité ?*⁸ présenté au ministère de l'Emploi et de la Solidarité français, relevait dans le même sens les effets de la mutation de la famille contemporaine sur le fonctionnement des pères.

Nous pouvons donc avancer l'hypothèse selon laquelle parler de déclin du père dans la vie sociale est une manière de dire l'ossature des changements auxquels nous assistons. C'est en effet le symptôme majeur de notre social actuel, en ce qu'il fait étroitement cortège tant avec l'évolution de la démocratie qu'avec les progrès de la technoscience et qu'avec le développement du libéralisme économique.

Remarquons en effet la congruence de cette triple évolution. Du point de vue politique, nous venons de voir comment la démocratie se fonde sur la sortie d'une transcendance, d'une référence qui lui

7. J. Delumeau ; D. Roche, *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990.

8. *Un avenir pour la paternité ?*, Rapport présenté au ministère de l'Emploi et de la Solidarité, publié dans *Melampous*, n° 7, hiver 1997-1998.

serait extérieure et que, dans ce mouvement, ce qu'il lui faut affronter, c'est la disparition de tout point fixe à partir du moment où celui-ci, de se vouloir désormais endogène, ne peut pour autant éviter le retour à une certaine extériorité. Du point de vue économique, il convient de rappeler comment, pour se mettre en place, l'économie mondialisée a eu besoin de se libérer du lien entre l'or et la monnaie d'abord, entre les monnaies et le dollar comme monnaie-étalon ensuite. La disparition en deux temps de toute butée est reconnue par les économistes comme nécessité pour le développement du libéralisme débridé que nous connaissons.

Quant à l'évolution liée au discours de la science, il nous faut constater que c'est le poids donné à la parole énonciatrice qui s'est trouvé entièrement remis en cause par la référence aux seuls énoncés, à l'agencement de quelques lettres et symboles mathématiques qu'a autorisé le développement de la science moderne. Si, hier encore, le monde s'ordonnait à partir du Verbe, le poids de ce dernier a aujourd'hui été remis en cause par l'appui que l'on peut prendre sur l'écriture de la science.

Il ne s'agit pas de nous conforter dans le regret d'un tel état de fait, une telle nostalgie ne pouvant mener nulle part, vu qu'il s'agit – comme nous l'avons montré dans notre ouvrage cité plus haut – d'une évolution sociale liée au développement de la modernité, et qu'il n'y a aucune raison de penser qu'il faut arrêter le progrès, bien au contraire. Il s'agit encore moins de prôner un quelconque retour à l'Ancien Régime en guise de solution, puisque ce retour – si tant est qu'il fût possible – ne serait jamais qu'un retour à une image dépouillée de ce qui avait, hier, légitimé sa consistance. Ceci, en revanche, n'enlève pas le risque de voir d'aucuns profiter de ce déclin et de ses effets de relâchement, si pas de délitement du lien social, pour prôner la solution d'un retour au pouvoir fort.

Il s'agit en revanche de prendre la mesure de cet étiolement et de ses effets, de dresser l'inventaire des modifications tant sociales qu'individuelles qu'il produit, et de nous donner d'abord les moyens d'interpréter correctement le désarroi dans lequel se trouvent certains, pour ensuite pouvoir lire à l'œuvre les réponses qui déjà se mettent en place.

Dans le même mouvement, l'affaiblissement de la place du père dans le social – autrement dit du patriarcat – a ouvert la voie à la

serait extérieure et que, dans ce mouvement, ce qu'il lui faut affronter, c'est la disparition de tout point fixe à partir du moment où celui-ci, de se vouloir désormais endogène, ne peut pour autant éviter le retour à une certaine extériorité. Du point de vue économique, il convient de rappeler comment, pour se mettre en place, l'économie mondialisée a eu besoin de se libérer du lien entre l'or et la monnaie d'abord, entre les monnaies et le dollar comme monnaie-étalon ensuite. La disparition en deux temps de toute butée est reconnue par les économistes comme nécessité pour le développement du libéralisme débridé que nous connaissons.

Quant à l'évolution liée au discours de la science, il nous faut constater que c'est le poids donné à la parole énonciatrice qui s'est trouvé entièrement remis en cause par la référence aux seuls énoncés, à l'agencement de quelques lettres et symboles mathématiques qu'a autorisé le développement de la science moderne. Si, hier encore, le monde s'ordonnait à partir du Verbe, le poids de ce dernier a aujourd'hui été remis en cause par l'appui que l'on peut prendre sur l'écriture de la science.

Il ne s'agit pas de nous conforter dans le regret d'un tel état de fait, une telle nostalgie ne pouvant mener nulle part, vu qu'il s'agit – comme nous l'avons montré dans notre ouvrage cité plus haut – d'une évolution sociale liée au développement de la modernité, et qu'il n'y a aucune raison de penser qu'il faut arrêter le progrès, bien au contraire. Il s'agit encore moins de prôner un quelconque retour à l'Ancien Régime en guise de solution, puisque ce retour – si tant est qu'il fût possible – ne serait jamais qu'un retour à une image dépouillée de ce qui avait, hier, légitimé sa consistance. Ceci, en revanche, n'enlève pas le risque de voir d'aucuns profiter de ce déclin et de ses effets de relâchement, si pas de délitement du lien social, pour prôner la solution d'un retour au pouvoir fort.

Il s'agit en revanche de prendre la mesure de cet étiolement et de ses effets, de dresser l'inventaire des modifications tant sociales qu'individuelles qu'il produit, et de nous donner d'abord les moyens d'interpréter correctement le désarroi dans lequel se trouvent certains, pour ensuite pouvoir lire à l'œuvre les réponses qui déjà se mettent en place.

Dans le même mouvement, l'affaiblissement de la place du père dans le social – autrement dit du patriarcat – a ouvert la voie à la

remise en question de la façon dont cette place était occupée, ce qui, dans bien des cas, s'est d'ailleurs avéré fondé. Mais cet ébranlement a aussi introduit la possibilité d'un soupçon systématique, voire d'un discrédit d'emblée, comme l'évoque Françoise Petitot dans son article sur la maltraitance. C'est sans doute ce qui amène aujourd'hui à suspecter si rapidement un père d'abus sexuel, raison probable de l'augmentation considérable des dénonciations par les mères d'attouchements sexuels de la part des pères, comme motif des demandes en divorce. Dans le même sens, remarquons que le père n'est désormais pas le seul interpellé, mais, dans la foulée, le chef, le directeur, quiconque occupe une place d'exception ; autrement dit, celui à qui était traditionnellement reconnue l'autorité. Une telle configuration fait que la question cruciale est devenue aujourd'hui, ainsi que le remarquait Marcel Gauchet, « celle de l'autorité dans le monde démocratique⁹ ». « Comment assurer l'autorité dans une société posthiérarchique ? », se demandent, quant à eux, les auteurs de l'ouvrage collectif cité plus haut.

Une telle question n'équivaut pas à regretter la hiérarchie d'hier, mais attire l'attention sur la difficulté spécifique à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés. Et l'accusation systématique de nostalgie à l'égard de ce constat signifie davantage une méconnaissance que le vœu de ne pas s'enliser dans de tels vains regrets.

Le déclin du patriarcat n'équivaut pas pour autant au déclin de la fonction paternelle. Tout le délicat de la question se trouve même à cet endroit. En effet, le fait d'identifier que la fonction du père décline dans le tissu d'une société – ceci, rappelons-le, n'est pas nouveau : déjà Freud évoquait dans *Psychologie des foules et analyse du moi* le travail de Federn paru en 1919 sur *La Société sans pères*¹⁰, et Lacan dans son article sur *la Famille*, en 1932, parlait de *déclin de l'imaginaire paternelle* – ne permet pas pour autant de faire coïncider fonction patriarcale et fonction paternelle. Il convient tout au contraire de bien les distinguer, ne fût-ce que pour faire émerger leurs interactions et leurs indépendances réciproques.

9. Rencontre avec Marcel Gauchet, dans rapport cité *supra*, p. 38.

10. Nous renvoyons ici à l'article de Claus-Dieter Rath, « La société sans père : de Paul Federn à Alexandre Mitscherlich », et à la traduction de l'article de Paul Federn parue dans la revue *Essaim*, n° 5, Érès, 2000.

remise en question de la façon dont cette place était occupée, ce qui, dans bien des cas, s'est d'ailleurs avéré fondé. Mais cet ébranlement a aussi introduit la possibilité d'un soupçon systématique, voire d'un discrédit d'emblée, comme l'évoque Françoise Petitot dans son article sur la maltraitance. C'est sans doute ce qui amène aujourd'hui à suspecter si rapidement un père d'abus sexuel, raison probable de l'augmentation considérable des dénonciations par les mères d'attouchements sexuels de la part des pères, comme motif des demandes en divorce. Dans le même sens, remarquons que le père n'est désormais pas le seul interpellé, mais, dans la foulée, le chef, le directeur, quiconque occupe une place d'exception ; autrement dit, celui à qui était traditionnellement reconnue l'autorité. Une telle configuration fait que la question cruciale est devenue aujourd'hui, ainsi que le remarquait Marcel Gauchet, « celle de l'autorité dans le monde démocratique⁹ ». « Comment assurer l'autorité dans une société posthiérarchique ? », se demandent, quant à eux, les auteurs de l'ouvrage collectif cité plus haut.

Une telle question n'équivaut pas à regretter la hiérarchie d'hier, mais attire l'attention sur la difficulté spécifique à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés. Et l'accusation systématique de nostalgie à l'égard de ce constat signifie davantage une méconnaissance que le vœu de ne pas s'enliser dans de tels vains regrets.

Le déclin du patriarcat n'équivaut pas pour autant au déclin de la fonction paternelle. Tout le délicat de la question se trouve même à cet endroit. En effet, le fait d'identifier que la fonction du père décline dans le tissu d'une société – ceci, rappelons-le, n'est pas nouveau : déjà Freud évoquait dans *Psychologie des foules et analyse du moi* le travail de Federn paru en 1919 sur *La Société sans pères*¹⁰, et Lacan dans son article sur *la Famille*, en 1932, parlait de *déclin de l'imaginaire paternelle* – ne permet pas pour autant de faire coïncider fonction patriarcale et fonction paternelle. Il convient tout au contraire de bien les distinguer, ne fût-ce que pour faire émerger leurs interactions et leurs indépendances réciproques.

9. Rencontre avec Marcel Gauchet, dans rapport cité *supra*, p. 38.

10. Nous renvoyons ici à l'article de Claus-Dieter Rath, « La société sans père : de Paul Federn à Alexandre Mitscherlich », et à la traduction de l'article de Paul Federn parue dans la revue *Essaim*, n° 5, Érès, 2000.

- Marc-Léopold LÉVY
*Critique de la jouissance comme une
 Leçons de psychanalyse*
- Pascale BÉLOT-FOURCADE, Diane WINAVER (sous la direction de)
*La ménopause
 Regards croisés entre gynécologues et psychanalystes*
- Daniel ROQUEFORT (sous la direction de)
*L'envers d'une illusion
 Freud et la religion revisités*
- Laurence CROIX
*La douleur en soi
 De l'organique à l'inconscient*
- Georges ZIMRA
Freud, les Juifs, les Allemands
- Roberto HARARI
Une pratique de discours de psychanalyse
- Slavoj ŽIZEK
*Le plus sublime des hystériques
 Hegel passe*
- Jeanne GRANON-LAFONT
La topologie ordinaire de Jacques Lacan
- Jorge Luis BORGES, Bernardo GANDULLA, Leopoldo TORRES AGÜRO, Isidoro VEGH
Incidences freudiennes de l'écrit
- Jean-Pierre LEBRUN (sous la direction de)
*Les désarrois nouveaux du sujet
 Prolongements théorico-cliniques au Monde sans limite*
- Catherine MILLOT
*Nobodaddy
 L'hystérie dans le siècle*
- Patrick VALAS
Œdipe, reviens tu es pardonné !
- Gérard POMMIER
*Libido Illimited
 Freud apolitique ?*
- Jean-Noël Vuarnet
Le Candelaio
- Marco Focchi
La langue indiscreète
- Gérard HADDAD (sous la direction de)
Jérusalem I
- Yolaine SIMHA
Dialogue de chaises (poésie)
- Lucien ISRAËL
*Le désir à l'œil
 Deux séminaires : La perversion de Z à A (1975) et Le désir à l'œil (1976)*
- Claude ESCANDE
Passions des drogues

- Marc-Léopold LÉVY
*Critique de la jouissance comme une
 Leçons de psychanalyse*
- Pascale BÉLOT-FOURCADE, Diane WINAVER (sous la direction de)
*La ménopause
 Regards croisés entre gynécologues et psychanalystes*
- Daniel ROQUEFORT (sous la direction de)
*L'envers d'une illusion
 Freud et la religion revisités*
- Laurence CROIX
*La douleur en soi
 De l'organique à l'inconscient*
- Georges ZIMRA
Freud, les Juifs, les Allemands
- Roberto HARARI
Une pratique de discours de psychanalyse
- Slavoj ŽIZEK
*Le plus sublime des hystériques
 Hegel passe*
- Jeanne GRANON-LAFONT
La topologie ordinaire de Jacques Lacan
- Jorge Luis BORGES, Bernardo GANDULLA, Leopoldo TORRES AGÜRO, Isidoro VEGH
Incidences freudiennes de l'écrit
- Jean-Pierre LEBRUN (sous la direction de)
*Les désarrois nouveaux du sujet
 Prolongements théorico-cliniques au Monde sans limite*
- Catherine MILLOT
*Nobodaddy
 L'hystérie dans le siècle*
- Patrick VALAS
Œdipe, reviens tu es pardonné !
- Gérard POMMIER
*Libido Illimited
 Freud apolitique ?*
- Jean-Noël Vuarnet
Le Candelaio
- Marco Focchi
La langue indiscreète
- Gérard HADDAD (sous la direction de)
Jérusalem I
- Yolaine SIMHA
Dialogue de chaises (poésie)
- Lucien ISRAËL
*Le désir à l'œil
 Deux séminaires : La perversion de Z à A (1975) et Le désir à l'œil (1976)*
- Claude ESCANDE
Passions des drogues